

de construire les thermomètres de manière que les surfaces soient en raison des masses, et il donne aux ouvriers des moyens pour y réussir. Cette matière lui parut assez importante pour en faire le sujet de trois Mémoires qu'il a lus dans vos assemblées.

En 1747, il s'exerça sur une question qui avait été longtemps une énigme pour les physiciens, et qui l'est peut-être encore aujourd'hui. La plupart des matières métalliques poussées au delà de la fusion, et jusqu'à la calcination, se trouvent réduites sous une forme terreuse, et cette espèce de poussière qu'on appelle chaux, a plus de poids que la matière dont elle est formée (cette augmentation n'est pas équivoque, puisque 100 livres de plomb donnent 110 livres de chaux). Ce fait est déjà assez singulier ; en voici un autre qui ne cause pas moins de surprise. Si par les procédés qu'indique la chimie, on rétablit le métal, ou, pour m'exprimer comme les chimistes, si on revivifie cette chaux, non seulement l'augmentation de poids disparaît, mais il est rare qu'on ne trouve pas une diminution.

De tous les secrets de la nature, il en est peu qui piquent davantage la curiosité, et qui, en même temps, paraissent plus impénétrables. Le P. Beraud se borna alors à prouver, contre Boyle et d'autres chimistes, que la matière du feu est incapable de produire l'augmentation de poids. Il ne se fonde pas sur la légèreté absolue attribuée au feu par le fameux Boërhaave ; il la combat, au contraire, avec les raisonnements d'une saine physique, et, la regardant comme une erreur pareille à celle où étaient les anciens philosophes par rapport à l'air, il ose assurer que des expériences, difficiles à la vérité, le justifieront dans les siècles suivants. Il ne pensait pas qu'il existait alors un de ces hommes (1) faits

(1) Buffon.